

les Anglais déchoir de l'élevation où ils sont parvenus dans le Malabar.

Ce n'est pas à ses comptoirs d'Anjinga et de Tellichery, quoique assez animés; ce n'est pas même à l'espèce de souveraineté dont deux postes importans la font jouir à Surate que la Grande-Bretagne doit l'ascendant qu'elle a pris dans cette partie du globe. Bombay seul y a décidé de sa destinée.

xxxv.
Description
de l'île de
Bombay.

Cette île, située au dix-neuvième degré de latitude septentrionale, éloignée d'une lieue et demie du continent, et qui n'a pas plus de vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut longtemps un objet d'horreur. Personne ne voulait se fixer sur un terrain si malsain, qu'il était passé en proverbe *que deux moussons à Bombay étaient la vie d'un homme*. Les campagnes étaient alors remplies de bambous, de rizières et de cocotiers; c'était avec du poisson pourri qu'on fumait les arbres. Des marais infects corrompaient les côtes. Ces principes de destruction auraient sans doute dégoûté les Anglais de leur colonie, s'ils n'y avaient été retenus par un port très-vaste, très-sûr, très-profond, très-commode, même avant qu'on y eût creusé trois bassins où trois vaisseaux peuvent être construits ou radoubés dans le même temps. Un avantage unique sur ces mers leur fit désirer de pouvoir donner de la salubrité à l'air, et ils y réussirent en ouvrant le pays, et en procurant de l'écoulement aux eaux.

Alors se portèrent en foule dans cet établissement les habitans des contrées voisines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jetez un coup-d'œil sur le globe depuis l'origine des temps historiques, et vous verrez les hommes poursuivis par le malheur s'arrêtant où il leur est permis de respirer. N'est-il pas surprenant que la généralité et la constance de ce phénomène n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre que l'unique moyen de prévenir les émigrations est de faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vus naître?

On compte actuellement à Bombay plus de cent mille habitans de nations de sectes diverses. Quelques manufactures de soie et de coton y occupent les plus intelligens ou les moins robustes d'entre les colons. Comme les grandes productions ne pouvaient pas prospérer sur un roc vif, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent ognon qui, avec le poisson qu'on fait sécher avec le sel ramassé sur les rivages, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence ordinaire sous ce ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation, et son caractère a été changé en quelque sorte par l'exemple des infatigables parsis. Ces derniers ne sont pas seulement pêcheurs et agriculteurs; la construction,

l'équipement, l'expédition des navires, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, est confié à leur activité, à leur industrie.

Les bâtimens anglais expédiés d'Europe pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour le Malabar, abordaient anciennement aux différens marchés où ils devaient déposer leur argent ou leurs marchandises, où ils devaient prendre leur chargement. C'est à Bombay qu'ils se rendent depuis que le corps qui les emploie, devenu amiral du grand-mogol, a pu réunir sans frais dans son port tout ce qu'ils doivent emporter, a pu disperser sans frais tout ce qu'ils offraient en échange. A la même époque toute la navigation de Surate et des autres grands entrepôts de ces contrées, ainsi que la plus grande partie de leur riche commerce, sont tombés dans les mains des négocians de la Grande-Bretagne.

Pour donner de la consistance à tant de prospérités, on a mis hors d'insulte les points de l'île où une descente a paru praticable. On a entouré d'ouvrages la magnifique rade où doivent hiverner et se radouber les escadres envoyées par l'Angleterre dans l'Océan indien. Ces fortifications sont toutes défendues par une nombreuse garnison, partie blanche et partie noire : peut-être encore ces précautions seraient-elles insuffisantes contre les nations guerrières et entreprenantes de l'Europe; mais, c'est certainement plus qu'il n'en fallait contre les Marattes, la seule puissance du pays

avec laquelle il soit possible d'avoir des démêlés de quelque importance.

Si les hostilités entre les deux nations se renouvellent, ce sera très-vraisemblablement l'ambition des Anglais qui en sera la cause. Les promontoires de Baçaïm et de Chaul forment une baie profonde où se trouve Bombay, qui a étendu sa domination sur les îles voisines, partie stériles et partie cultivées, de Salsette, de Carcuja, d'Eléphanta, de Canary et des Cochons. Ses insatiables possesseurs ont désiré l'acquisition de Chaul, mais plus vivement celle de Baçaïm, dont le territoire produit beaucoup de riz, beaucoup de sucre, beaucoup de bois de construction, et dont la forteresse dans des mains habiles serait imprenable. Les propositions souvent répétées pour déterminer la cour de Pounah à cette cession ont toujours été repoussées avec une indignation marquée. Tout porte à penser que les armes décideront un peu plus tôt, un peu plus tard, un procès auquel de part et d'autre on met le plus grand intérêt. Le Guzuratte sera encore entre les deux nations un objet perpétuel de discorde. Nous permettrai-on de dire que la Grande-Bretagne ferait sagement de vivre en paix avec les Marattes, et de tourner ses vues vers l'Indus, trop négligé depuis Alexandre ?

Dans le golfe, où, après un cours de neuf cent lieues, ce fleuve se décharge par plusieurs embouchures, les bâtimens anglais relâcheraient au

port de Deyboul , où ils trouveraient des rafraîchissemens et les autres secours dont ils pourraient avoir besoin. A vingt lieues de la mer est Tatta , ville très-anciennement bâtie sous un ciel tempéré , dans un sol fertile , à l'extrémité occidentale de l'Indostan , près des déserts qui le séparent de la Perse , et capitale d'une province qui fournit des chameaux et des chevaux aux contrées méridionales de l'empire. Ce commerce , une assez bonne culture et quelques manufactures communes , ont mis le pays en état de fournir au fisc une contribution annuelle de six millions de livres. L'impôt est payé aux Seïks , depuis peu en possession de cette partie de l'Inde. Il faudrait les en avoir chassés avant de pouvoir s'y établir ; mais la résistance d'un peuple qui n'a pas encore l'usage des armes à feu ne serait pas bien opiniâtre. Peut-être même les déterminerait-on à une cession volontaire en les aidant à conquérir quelques territoires qu'ils désirent , et qui leur conviendraient mieux. Maîtres de Tatta et de ses dépendances , les Anglais pousseraient leurs liaisons à des distances immenses par le moyen de l'Indus.

En le remontant , ils trouveraient Moultan , où se fabriquent des toiles peintes d'un grand débit , quoiqu'elles n'aient ni l'éclat ni la durée de celles de Coromandel. C'est là que depuis les siècles les plus reculés jusqu'à ces derniers temps ont toujours été faits les échanges réciproques des In-

diens et des Persans. Cette liaison fut interrompue après la mort de Nadir-Chah , mais elle a recommencé depuis quelques années ; et un des empires a recouvré , avec les seuls ouvrages de son industrie , une grande partie de l'or , de l'argent , des pierreries que l'autre lui avait arrachés par la violence. L'Anglais n'enleverait pas ce commerce aux Moulthanis ; il le partagerait avec eux , et lui communiquerait , selon les apparences , plus d'activité.

Quatre rivières qui , avant de grossir l'Indus , ont fait du Pendjab un des plus fertiles pays du globe , conduiraient l'Anglais jusqu'à Lahor , rivale d'Agra , par la quantité d'armes qui s'y fabriquent , et fort supérieures par les qualités. Aussi les guerriers qui cherchent à se distinguer dans leur profession veulent-ils tous avoir des arcs , des flèches , des sabres sortis de ses ateliers. Cette grande ville est encore le marché où sont conduits les chevaux de Perse , du Turkestan et de Sarmacande , qui doivent servir à monter l'innombrable cavalerie des provinces septentrionales de l'Indostan , qui elles-mêmes n'en élèvent que peu et de très-mauvais.

Par d'autres rivières qui se jettent également dans l'Indus , mais du côté opposé , on arriverait à Caboul , en possession de fournir des fruits secs et frais à une partie considérable de l'Indostan , et à lui porter des vins qui , quoique de qualité médiocre par la négligence des cultivateurs , ne

laissent pas de trouver un débouché avantageux. La province est couverte de moutons plus hauts, plus forts que ceux de l'Europe, et dont la laine est très-blanche, très-longue, très-fine, très-abondante. Telle est cependant l'ignorance de la nation, qu'elle ne sait pas mettre en œuvre ces toisons précieuses; et telle est son inertie, qu'elle ne s'est pas encore avisée de les vendre aux étrangers. Transportées dans nos climats, ce serait un aliment de plus pour nos meilleures manufactures.

Sans s'écarter à droite ni à gauche, mais en suivant le cours de l'Indus, les Anglais se trouveraient à Cachemire, arrosé par une grande rivière qui porte ses eaux à ce fleuve.

xxxvi.
Description
du Cache-
mire.

C'est une vallée de trente lieues de long sur dix ou douze de large, formée dans la partie la plus septentrionale de l'Indostan par deux branches de l'Imaüs. Le revers des montagnes tournées vers le sud est couvert des arbres et des plantes propres aux pays chauds, tandis que sur le revers opposé prospèrent les arbres et les plantes des régions froides ou tempérées.

L'intérieur du pays offre un autre spectacle. Du sommet des hauteurs couvertes de pins ou de chênes, le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'à leur base. Ces espèces d'amphithéâtres sont occupés par d'agréables hameaux, par de riches productions. La plaine est encore plus abondante en fruits, en grains, en troupeaux. Des sources

vives, multipliées et salubres, y forment une rivière, qui, après avoir rafraîchi l'air, fertilisé les terres, embelli la capitale, et entouré de ses eaux de cristal un grand nombre d'îles toutes pittoresques, va se précipiter dans l'Indus, en offrant aux yeux étonnés une des plus singulières cascades que l'on connaisse.

Les habitans de cette délicieuse province, communément appelée *le jardin des Indes*, ont toujours été regardés comme les plus intelligens, les plus actifs de l'Indostan. Ils étaient même trop fins et trop entreprenans au gré d'Aurengzeb, qui, comme ses prédécesseurs, passait l'été parmi eux avant que cette possession eût échappé à la cour de Delhy. Ce prince célèbre finissait toujours sa prière du matin par ces paroles remarquables : *O Dieu clément, Dieu miséricordieux, daigne conserver les récoltes de Cachemire*. Un de ses domestiques favoris osa lui demander un jour la raison de cette singularité. « Ne vois tu pas, lui dit l'em-
« pereur, que, si la disette affligeait le Cachemire,
« ses habitans inonderaient la capitale de l'em-
« pire, s'y empareraient des arts, des affaires, du
« commerce, et feraient mourir de faim nos
« benêts d'Indiens, et nos paresseux Mogols. »

Cette crainte était exagérée, parce que dans le Cachemire l'industrie est encore supérieure à la culture. Plusieurs ouvrages sortis de ses ateliers sont recherchés des peuples voisins; mais la réputation de ses chales a infiniment plus d'éten-

due. C'est une étoffe faite avec la toison d'une chèvre particulière au Tibet. On ne connaît pas de laine aussi longue, aussi agréable, aussi moelleuse. Elle prend toutes les couleurs, et son tissu est plus ou moins fin, plus ou moins serré, selon le pays où elle doit être consommée. Sa destination est de couvrir la tête et la partie supérieure du corps.

Parmi les gens aisés, l'usage des chales est général dans l'Indostan. La Perse n'a que peu adopté ce luxe; mais il est devenu une passion chez les Turcs et chez les Arabes. Depuis quelques années il s'est introduit en Angleterre, et se glisse insensiblement chez ses voisins. Lahor et Moultan ont voulu partager le bénéfice que donnait la fabrication de ces étoffes. Leurs essais n'ont pas été heureux; et les Cachemiriens en sont restés seuls en possession. C'est pour eux un profit annuel de plusieurs millions.

On croirait qu'un peuple qui jouit de tous les avantages des arts et de la nature n'en voudrait pas altérer la douceur par un trafic infâme; on se tromperait.

La dépravation des Mogols et l'avidité des nations qu'ils ont subjuguées ont introduit aux Indes l'usage barbare d'y vendre de jeunes vierges. Quelquefois ces tristes victimes de l'incontinence musulmane sont tirées du sein même de leurs familles; plus souvent on les prend dans des dépôts où leurs propres mères les avaient conduites.

De quelque manière que se fasse l'acquisition, c'est toujours sous les yeux du magistrat, et avec toutes les formalités pratiquées dans les autres actes. Le contrat porte le nom de la personne sacrifiée, son pays, son âge, quelques signes extérieurs propres à la faire reconnaître, et enfin la somme comptée à ceux dont elle dépendait. Ces honteux marchés se voient partout; mais ils sont plus communs à Cachemire, dont les beautés vont généralement peupler les principaux harems de la Perse et de l'Indostan.

Nous ne ferons pas aux Anglais l'injure de penser qu'un négoce si désordonné entrerait dans leurs savantes spéculations. Leur ambition pourrait être satisfaite par la part qu'ils prendraient aux versements réciproques d'une province à l'autre, aux envois plus considérables encore qu'elles font dans les marchés étrangers, surtout par l'introduction des draps et d'autres marchandises de leur pays qu'ils feraient circuler dans ces régions: mouvement très-lucratif dont Tatta deviendrait le centre. Alors la Grande-Bretagne ne jugerait pas sa position au Malabar inférieure à celle qu'elle s'est procurée sur les côtés de Coromandel et d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange.

Les géographes distinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes ne se ressemblent point; ils diffèrent aussi par le langage. Ceux d'Orixa ont

xxxvii.
État de la
côte de Co-
romandel à
l'arrivée des
Européens.

un idiome particulier, tandis que leurs voisins parlent généralement le malabare. Cependant, comme le commerce qui se fait dans ces régions est à peu près le même, et qu'il s'y fait de la même manière, nous les désignerons sous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une et sur l'autre les chaleurs sont très-vives; mais, depuis le commencement de juin jusqu'au milieu d'octobre, les vents de mer qui s'élèvent à dix heures du matin, et qui soufflent jusque vers les dix heures du soir, rendent le climat supportable. Il est encore plus rafraîchi durant les mois où les pluies sont en quelque manière continuelles.

Cette immense plage est couverte, dans l'espace d'environ un mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan indien. On n'y trouve point de port. Sur toute son étendue règne une barre qui se rétrécit constamment en allant du nord au sud, mais partout suffisante pour empêcher les moindres navires de toucher à la côte. Les anciens n'y abordaient que dans des bateaux construits avec des planches légères cousues avec de la bourre du cocotier, et liées de telle manière que, sans se rompre ni se détacher, ils pouvaient obéir au banc qu'ils rencontraient. Les premiers Européens qui parurent sur ces rivages voulurent employer des bâtimens plus grands et plus solides. Des malheurs répétés les guérèrent de leur présomption.

Ils comprirent avec le temps que rien n'était plus raisonnable que se conformer à une pratique qui ne leur avait paru d'abord digne que d'un peuple sans lumières et sans expérience.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région par les premiers Européens qui passèrent aux Indes. Elle était séparée par des montagnes inaccessibles du Malabar, où ces hardis navigateurs travaillaient à s'établir. On n'y trouvait pas les aromates, les épiceries qui fixaient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avaient banni la tranquillité, la sûreté et l'industrie.

A cette époque l'empire de Bisnagar, qui donnait des lois à ce grand pays, s'écroulait de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état avaient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyait à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix ils dirigeaient leurs conseils, ils visitaient leurs provinces, ils administraient la justice : la prospérité les corrompit. Ils contractèrent peu à peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs généraux et à leurs ministres. Cette conduite, qui a partout amené la ruine des empires, préparait la leur. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Maïssour, de Gingi, et quelques autres usurpèrent aussi l'autorité sou-

veraine, mais sans quitter leur ancien titre de naïk. Cette grande révolution était récente lorsque les Européens se montrèrent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y était alors peu de chose. Il se réduisait aux diamans de Golconde, qui étaient portés à Calicut, à Surate, et de là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandaient en Europe et en Asie. Masulipatnam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, était le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenait tous les ans, elles étaient achetées par les navigateurs arabes et malais qui fréquentaient sa rade, et par des caravanes qui s'y rendaient de l'intérieur des terres. Ces toiles avaient la même destination que les diamans.

xxxviii.
Comment les
Européens
ont établi
leur com-
merce à la
côte de Co-
romandel, et
quelle exten-
sion ils lui
ont donnée.

Le goût qu'on commençait à prendre parmi nous pour les manufactures du Coromandel inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations européennes qui fréquentaient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres qui n'offraient pas une seule rivière navigable, ni par la privation totale de ports dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année, ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes et inhabitées, ni par la tyrannie et l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendrait chercher l'argent; que le

Pégu fournirait des bois pour les édifices, et le Bengale des grains pour la subsistance; que sept à huit mois d'une navigation paisible seraient plus que suffisans pour les chargemens; qu'il n'y aurait qu'à se fortifier pour se mettre à couvert des vexations des faibles despotes qui opprimaient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formèrent du consentement des souverains: toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étaient fixées par une haie de plantes épineuses qui formait toute leur défense. Avec le temps on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuraient, et la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat et l'indépendance de ces établissemens blessèrent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étaient formés; mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités selon la mesure des richesses et de l'intelligence de la nation qui l'avait fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leurs privilèges exclusifs au-delà du Cap de Bonne-Espérance n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers; et par degrés il tomba tout entier entre les mains des Anglais et des Juifs, des Arméniens,